

Mais il y a plus. Même si les nationalistes étaient la majorité des Canadiens-Français, ils auraient absolument tort de prétendre que leur attitude ne regarde qu'eux. Cet égoïsme national est stupide au point de vue de la raison et de la réalité des faits, et il est encore plus insensé au point de vue politique ou tactique. Vouloir se passer de tout le monde est un mauvais signe de santé intellectuelle. Un individu qui n'a ni famille ni obligations particulières envers personne peut ainsi à la rigueur se passer du monde en se faisant ermite: une race et un peuple ne le peuvent pas.

Nous avons besoin de bien d'autres nations que la nôtre, et la sage politique est de montrer que nous sommes utiles à ceux qui peuvent l'être pour nous. L'égoïsme national est une stupidité monstrueuse dans un grand peuple; il est une stupidité ridicule chez une petite nation, et bien pis encore chez une petite minorité d'une minorité.

J. A. L.

## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Québec, 22 octobre 1918

M. le Directeur de la "Vie Canadienne",

Je tiens à vous remercier, en mon nom et au nom de plusieurs amis québécois, pour le commentaire lumineux que vous avez fait du bel article du P. de Grandmaison, directeur des *Etudes*, sur le point de vue nationaliste canadien-français. En lisant l'article des *Etudes*, j'avais été frappé, comme vous, de l'importance exagérée qu'y donnait l'auteur, évidemment renseigné par des nationalistes, au parti de M. Bourassa; et je n'avais pu me défendre d'un profond sentiment de tristesse et d'humiliation en pensant que, sur cette affirmation de la grande et belle revue des Pères Jésuites français, quelques-uns de nos amis de France ont pu être amenés à croire que le peuple canadien-français, en somme, partagé les idées fausses, saugrenues et inconvenantes de M. Bourassa sur la guerre et sur les Alliés.

Heureusement, fort heureusement, l'article de M. J.-A. Lander, publié dans votre très intéressante revue sous le titre de "Une voix amie", est venu remettre les choses au point, en rappelant que la force politique du parti nationaliste est parfaitement insignifiante, que les outrances et les faussetés de son chef sur la guerre et sur la cause des Alliés, ainsi que ses diatribes contre l'Angleterre, sont blâmées par l'immense majorité des Canadiens-Français intelligents, c'est-à-dire par la grande majorité du peuple canadien-français, et qu'enfin, ce dernier a, bien enraciné au fond de son cœur toujours français, l'espoir certain d'une paix victorieuse pour la France et ses Alliés.

Je remercie donc la "Vie Canadienne",—qu'on lit avec plaisir en France, m'ont écrit plusieurs amis de là-bas,—d'avoir ramené à leur plus simple expres-

sion les forces nationalistes et d'avoir assuré au P. de Grandmaison que le peuple canadien-français n'a pas perdu la tête à la suite de notre fougueux tribun montréalais.

Si mon humble témoignage peut servir à appuyer vos déclarations sur ce grave sujet, où notre réputation nationale est en jeu, je vous dirai que sur une cinquantaine de nos meilleurs citoyens de Québec avec lesquels mes occupations me mettent en contact, chaque année, et qui me parlent de la guerre, à chaque rencontre, j'ai trouvé un nationaliste, et pas chaud. Et parmi ces cinquante citoyens de Québec qu'il m'est donné, tous les ans, de rencontrer, il y a des prêtres, des juges, des avocats, des médecins, des banquiers, des négociants. Je crois qu'on peut affirmer, sans trop se tromper, que l'élite intellectuelle de la ville de Québec, en somme, n'est pas du tout nationaliste et est nettement antibourassiste. Le fait est qu'à la mention du nom de Bourassa, j'ai vu, maintes et maintes fois des Québécois très sérieux hausser tout simplement les épaules, j'en ai entendu d'autres, non moins sérieux, déplorer avec amertume "le tort considérable" que nous a fait, à nous tous les Canadiens-Français, la campagne de presse virulente et échouée du chef nationaliste pendant les quatre années de guerre qui viennent de finir. Bon nombre d'amis de Québec m'ont dit avoir eu la même expérience.

Un nationaliste échauffé me dira peut-être que Québec n'est pas le cerveau de la province. C'est possible; mais, dans tous les cas, la ville de Champlain a, au moins, autant de titres à être le cerveau de la province que la rue Saint-Vincent de Montréal.

D'ailleurs, la classe dirigeante de Québec n'est pas la seule élite intellectuelle canadienne-française à prendre les idées de M. Bourassa avec un grain de sel. Et tous ceux qui ont un peu voyagé à travers la province savent bien que partout, sauf de rares exceptions, où la passion joue toujours un rôle plus grand que la raison, les têtes les plus chaudes et les moins bien équilibrées sont les plus ardemment nationalistes. Et cela, du reste, s'explique facilement: le nationalisme a été bâti à coups de poings et à coups de pieds, distribués à droite ou à gauche selon les poussées de bile du maître. C'est ce qui fait que tous les mécontents et tous les rancuniers sont chez eux dans la boutique nationaliste: on y "bûche" tout le temps sur quelqu'un ou sur quelque chose. La vanité, du reste, y trouve aussi facilement son compte, puisqu'on y est sacré grand homme du moment qu'on pense et qu'on parle autrement que les autres. C'est l'excentricité érigée en carrière.

Le souffle fort et sain de la victoire, qui commence à nous venir de la France et des Flandres, ramènera plusieurs de ces malades à la température normale, comme on dit en médecine. C'est ce que je leur souhaite de tout mon cœur, comme dit le curé au prêtre, avec un grain de bon sens.

UN LECTEUR RECONNAISSANT.